

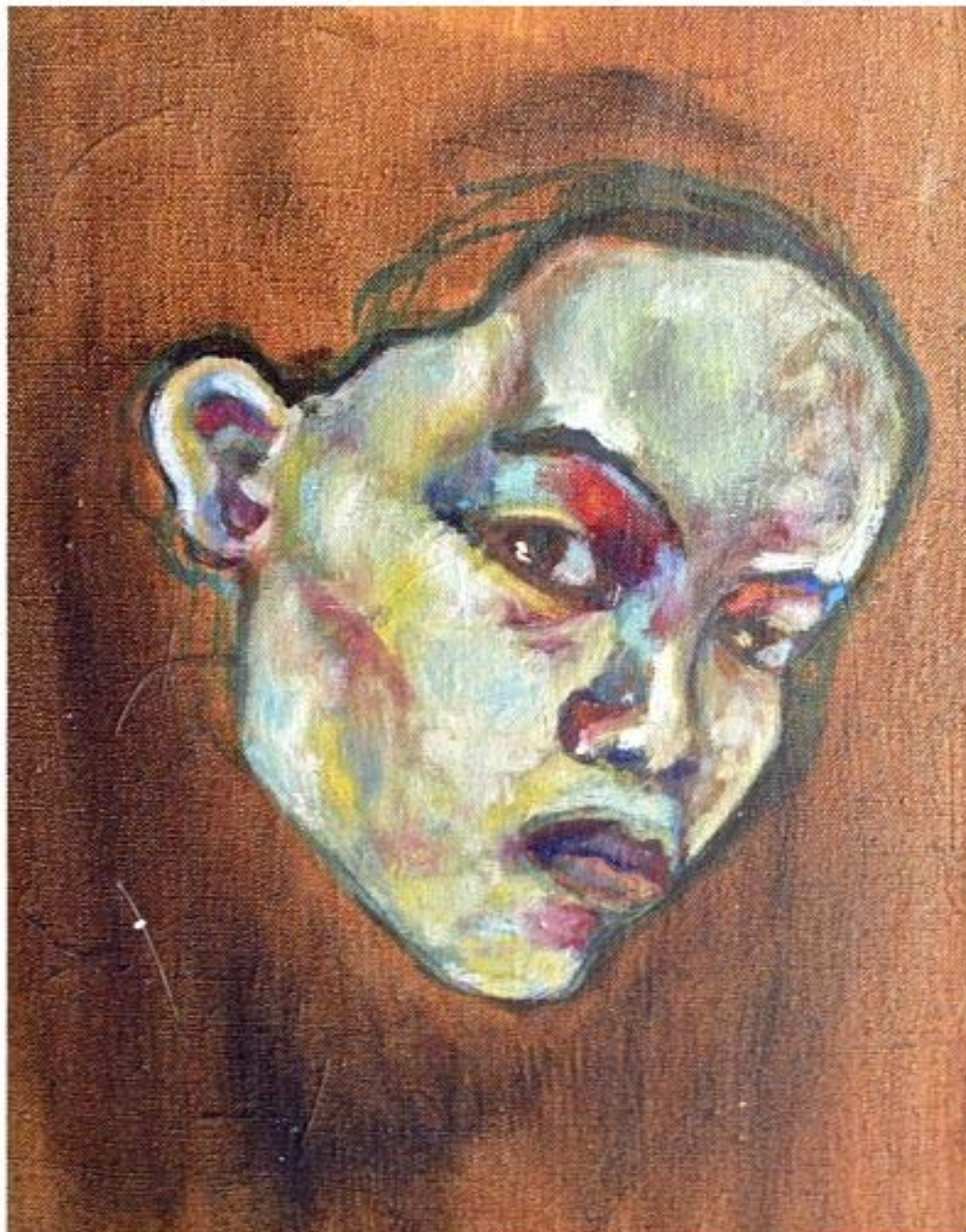


Poésie

REGARD

INCERTAIN

De la résistance au monde... à la confrontation à soi



SERGE RITMAN, BERNARD M.-J. GRASSET, FRÉDÉRIC EYMERI,
ISABELLE GROSSE, DENIS MOREAU, JEAN-LOUIS LEBRET
FABRICE FARRE, JEAN-CHRISTOPHE RIBEYRE, NATHALIE BASSAND,
FAUSTINA ROSELLINI, FABIEN CLAUDE-MARIE

Numéro 0 - Novembre 2009

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997
Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : www.incertainregard.fr
Courriel : incertainregard@wanadoo.fr
Parution numérique semestrielle.
Numéro ISSN 2105-0430

Le comité de lecture de la revue est composé de
Cécile Guivarch, Jean-Paul Gavard-Perret, Hervé
Martin.

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse
internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre
5 et une dizaine de textes au fichier numérique txt ou doc.

Le portrait en couverture est de Fabien Claude-Marie

Tous les arts sont liés

La peinture et la poésie sont silence. Poète, peintre et aussi musicien, je sais que rien n'empêche le rythme et le contraste ensemble, la couleur dans la musique, les images dans les poèmes, le silence dans la musique. Tous les arts sont liés et ils sont parfois les médiums d'une seule et même personne. Le portrait est souvent une façon d'intérioriser en représentant pourtant une vision extérieure. La moindre petite nuance de couleur apporte poésie et musicalité dans l'expression. La gravité s'allège dans les couleurs claires. Le rythme du pinceau et la matière répondent à la toile et au vide hors cadre, hors du champ d'action de l'artiste, comme la voix au milieu du silence. C'est le signe d'une présence au milieu du monde, là où nous sommes tous.

Fabien Claude-Marie

Sommaire:

- ◆ Portait en couverture : Fabien Claude-Marie
- ◆ Sommaire / Tous les arts sont liés
- ◆ La poésie comme un visage
- ◆ Poèmes de
 - Serge Ritman
 - Bernard M.-J. Grasset
 - Frédéric Eymeri
 - Isabelle Grosse
 - Denis Moreau
 - Jean-Louis Lebreton
 - Fabrice Farre
 - Jean-Christophe Ribeyre
 - Nathalie Bassand
 - Faustina Rosellini
 - Fabien Claude-Marie
- ◆ Bio-bibliographie des auteurs
- ◆ Une étude de Fabien Claude-Marie

La poésie comme un visage

Hervé Martin

En avril 2002 paraissait le treizième et dernier numéro papier de la revue Incertain Regard. C'est aujourd'hui une parution numérique avec ce numéro 0 qui poursuit sept ans après, cette aventure éditoriale. J'ai choisi de n'éditer principalement que des textes, poèmes en vers ou en prose, délaissant un équilibre éditorial des trois tiers, textes, chroniques et notes de lecture. N'occultant pourtant pas l'importance de ces dernières puisque le Bloc-notes de lecture d'Incertain Regard (1) y est consacré. Un comité de lecture préside aujourd'hui à la sélection des textes, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret ont accepté de me rejoindre pour cela.

Le poème porte en lui la singularité d'un être. Désir, quête, beauté, regard porté, le poète écrit dans les rivages de ces horizons-là, en tirant, comme des fils du plus près de lui-même. Et ces désirs, ces quêtes, cette beauté dans son regard sur le monde qui passent dans ses mots, habitent selon, l'intime de chaque personne. Le poète est la caisse de résonance du genre humain, une poitrine qui bat au rythme de son souffle ! Il n'est pas un voyant énonçant quelques présages, mais il éprouve du profond de lui-même son expérience humaine et perçoit dans le temps de notre réel, des signes avant que ceux-ci ne se révèlent au grand jour.

Après avoir privilégié le poème en le portant en page de couverture dans sa première version, c'est le visage, à travers le regard de plasticiens que la revue Incertain Regard met à sa modeste une.

Car enfin, qui peut mieux que lui, rappeler l'urgence à protéger la dignité humaine, mal en point aujourd'hui. En montrant, par la représentation artistique, dessins, peinture, sculpture... ce visage humain dans sa fragilité et sa beauté intrinsèque, rayonnant d'espérances, teinté d'inquiétudes ou marqué par l'horreur.

Repoussés aux frontières ; Relégués à la rue ; Réduits au chômage ; Poussés au suicide ; Contraints dans des espaces toujours plus exigus et maintenu dans un rôle de consommateur, l'homme sans cesse est fragilisé par notre société, que son visage n'émeut plus. Pourtant que de rêve furent élus au nom de sa liberté et de son respect...

Ce portait de Fabien Claude-Marie en couverture, nous regarde bien droit dans les yeux. Ce visage ne sourit pas. Il ne reflète aucun rêve. Il y a juste cette méfiance qui perce dans le regard. Défiance plutôt entre interrogation et provocation. Ce n'est pas le regard de quelqu'un qui doute de lui mais celui d'un homme qui se défie du monde.

Dans ce premier numéro vous découvrirez les poèmes de dix poètes. Leurs voix dans le fil de leur écriture se font entendre, comme dans ce rythme alterné de oui et de non de Serge Ritman, ou avec ces poèmes de Bernard Grasset qui sont des instantanés d'une mémoire vive ou encore, comme Frédéric Eymeri qui se penche sur les très simples choses, comme peut-être un navet... Chaque écriture existe dans sa singularité. Découvrons ce qui y fait poésie.

(1) <http://incertainregard.hautetfort.com/>

(2) <http://www.incertainregard.fr/>

SERGE RITMAN

TON NON DANS MON OUI QUI TOUJOURS RECOMMENCE (extraits)

Comme un refrain d'amour qui toujours recommence.

Gérard de Nerval

*plaie devient mot
mot devient geste
geste poème*

mon oui dans le non

Ilana Shmueli

C'est bien toujours dans tes yeux que je vois le ciel pour la première fois. Oui, sans y croire du tout, le voilà comme chez Tiepolo même s'il change en si peu de temps. Non, ce sont tes yeux qui me demandent de ne pas rester dans quelque extase. Oui, dans cet arrêt du mouvement quand les nuages passent toujours au gré du vent qui souffle dans tes cheveux. Non, dans nos regards échangés si vite parce que le silence suffit pour comprendre que l'heure vient. Oui, le renversement du bleu dans ton noir étoilé. Non, c'est encore dans tes yeux que le ciel plein de nuit me guide sur la mer des jours. Oui, les jours et les travaux se nourrissent du ciel de tes yeux toujours changeants. Non, tes yeux font mon ciel qui continue la première fois chaque fois qu'un nuage bouge. Oui, chaque fois que la lumière change, chaque fois qu'un ange traverse tes yeux. Non, je ne crois pas au ciel hors de tes yeux. Oui, je crois au ciel de tes yeux qui cache derrière ses nuages mon ange gardien. Non, il ne le cache même pas puisque chaque fois qu'il change c'est mon ange qui étire ses ailes. Il étire ses ailes pour que tu cilles. Oui, pour que tu me fasses signe que ton ciel est encore la première fois. La nuit et le jour quand tu fermes les yeux, ton ciel vient dans mes yeux que je ferme. Non, je ne ferme jamais les yeux sans voir sur leur nuit ton ciel. Oui, le ciel de tes yeux met tout mon corps au ciel de ma nuit intérieure. Non, de mon jour qui commence toujours dans le ciel de tes yeux.

(Le ciel)

De près tu veux dominer la mer. Non, tu veux toujours la voir apparaître. Cette immensité qui arrondit la terre. Oui, qui nous fait tourner et retourner l'un sur l'autre au ras des herbes qui volent. Non, des herbes qui toujours sèchent et s'affolent dans les dunes. Elles nous arrondissent pour nous voir venir au bord du monde avant de tomber. Oui, de rouler le long de l'océan qui n'arrête pas de divaguer sur ses bords. Oui, d'aller et venir. Non, de partir et de ne jamais en revenir. Oui, de ces courbes qui l'observent au gré du vent, l'océan. Non, au gré des lunes qui tournent. Oui, de tout ce qui se plie à tes courbes et à nos enroulements. Les roulements de résonances que font toujours les vagues qui avancent et reculent. Non, qui longent cette bordure à peine frisée d'une écume blanche. Oui, la dune fait tourner la terre pleine de mer dans l'écume de ton ciel. Non, tes yeux renversent le ciel qui tourne comme la mer sur la dune. Oui, sur les herbes folles qui courent en rond. C'est le vent de la dune qui arrondit toutes les lignes qui vont et viennent. Non, c'est la ronde de tes dunes qui fait le vent des caresses de l'herbe. Le vent des vagues qui caressent le bas de la dune. Non, des vagues qui touchent de leur écume la folie des herbes face à la mer. Oui, face à l'immensité du temps qui entasse le sable des dunes où nous roulons depuis toujours. Et la mer continue d'arrondir la terre. Non, de tourner autour de cette dune. Oui, de ta dune qui tourne sans jamais dominer la mer. Non, en voyant toujours la mer apparaître pour la première fois au prochain tournant de ta dune.

(La dune)

Il est toujours minuscule. Oui, les voisins et tous les autres le trouvent trop petit et moquent ce jardinage étroit. Non, ils rient de ce goût prononcé pour pas grand-chose d'original pour le moins. Oui, de prétentieux comme si un jardin à la française pouvait se serrer à l'anglaise dans si peu d'espace. Non, il est toujours immense et alors la prétention devient si modeste jusque dans le méticuleux qui laisse pousser au hasard des vents et saisons. Oui, au hasard des humeurs de tes genoux et des bonnes actions de mes mains. Non, au bonheur de tes travaux et au malheur de mes loisirs. Oui, c'est cela, je dessine et tu as le dessein. Non, je butine et tu as la main. Oui, le jardin nous met au monde dans cette nature acculturée pendant que les lézards explorent notre culture en naturistes. Oui, en peau nue et froide au soleil des murs du jardin. Non, des dallages tantôt longuement aguerris par tes soins, tantôt rapidement ajointés dans mes rêves. Il est toujours le jardin, oui, la miniature d'un agrandissement. Non, il est toujours l'agrandissement de nos corps si petits sous le vent et la pluie. Oui, il est nos corps emmêlés dans les senteurs et les couleurs des feuilles. Non, c'est le liseron qui s'emmêle à tout ce que je veux te dire. Oui, ce sont le liseron et toutes les autres mauvaises herbes qui poussent comme nos désirs. Tu les recueilles dans un embellissement. Non, dans un dégagement de nos formes. Oui, de nos poussées. Ton infime est mon immense. Non, ton immense est mon infime. Oui, jardinons toujours mon anglais dans ton français et mon français dans ton anglais. Oui, comme au premier jour.

(Le jardin)

Les merles de janvier commencent au cœur de la nuit. Non ! ils recommencent dans la nuit d'hiver le printemps. Oui ! le printemps inaccompli dans leur chant si tôt dans la nuit. Comme si un matin précédait toujours le matin. Non ! comme si la nuit ouvrait en son cœur froid un chaud trille matinal. Oui ! je me lève avec les merles de janvier et ils tournent les pages de mon livre. Ils les font tourner plus vite comme si le printemps levait sous le froid nocturne une chaleur secrète. Oui ! je sais que je la retrouverai tout à l'heure en me glissant contre toi. Oui ! une nuit sur deux tu m'appelles pour abandonner les merles de janvier. Non ! ce n'est pas un abandon puisque je m'en vais les sentir sous ma main. Leur chant oui ! dans le buisson noir de ton écriture toute chaude pleine de rêves. Oui ! pleine aussi de mauvais rêves. Le chant des merles vient les rêver autrement dans ma main froide pleine de leurs trilles. Je te les passe. Non ! tu me prends les merles de janvier pour me faire entendre le vrai chant de ta parole. En pleine nuit froide. Oui ! mon amour ne peut oublier ce janvier de nos corps enneigés. Non ! les merles de janvier n'étaient pas encore au cœur de la nuit. Oui ! j'ai attendu longtemps et ils sont venus. Les merles de janvier jubilent pour que ton corps me réchauffe. Non ! pour que ta vie chante mes merles de janvier dans la nuit froide. Dans la nuit froide d'une lecture pleine de neige. D'une lecture recouvrant nos corps emmêlés dans la chaleur des merles de janvier. Oui ! ton écriture chaude toujours inaccomplie. Comme le clair chant des merles de janvier.

(Les merles de janvier)

Tes pas s'allongent et je m'essouffle. Ça s'orage, disent-ils par ici. Tu me le répètes quand rien n'apparaît. Oui, ça apparaît. C'est toujours au loin mais c'est toujours très près. Toujours trop près et nous allons vite. Non, ils sont loin les orages qui enroulent tout dans leur colère. Oui, tu sens toujours la colère qui gronde dans le monde. Oui, juste à côté. Non, loin de nous mais si près quand il faudrait tout faire pour prévenir. Oui, ça gronde depuis longtemps et nous courons. Non, nous sommes essoufflés depuis bien des élections et des pérégrinations. Oui, toujours tu sens l'orage et je m'essouffle à te suivre tellement tu cours. Tu me prends la main et nous courons sur les premières flaques. Oui, un jour tu es tombée et ça fait très mal. Non, tu te relèves toujours avec ma main dans ta main qui tire pour courir devant les orages. Oui, les orages de toutes sortes qui défont les horizons de ceux qui cherchent la vérité. Non, tu sais seulement vivre vraiment avec les orages toujours qui viennent tout près. Non, toujours loin et près à la fois. Oui, j'aime cette odeur qui devient la tienne. Oui, l'odeur de tes orages. Non, de tes peurs qui tirent ma main plus fort pour courir avec l'orage dans le dos. Oui, dans ton dos et je regarde l'orage pour te dire de courir encore. Non, c'est toi qui me fais regarder l'orage et tenir dans ta main pour courir juste devant. Oui, l'orage approche. Non, l'orage est notre course. Mon essoufflement. Tes pas qui s'allongent dans mon souffle. Je cours avec ton orage. Non, je cours dans tes pas. Oui, dans tes pas qui allongent l'orage de mon souffle.

(L'orage)

Il y a dans la nuit ton cri. Oui tu le répètes au moins trois fois. Je ne l'entends qu'en m'affolant. Tu cries avec les étoiles. Tu cries avec ton ventre qui déchire. Je dors dans la surdité de l'écrasement. Non, je ne t'entends pas. Mais les étoiles traversent mon rêve. Les déchirements de ton ventre m'ouvrent les yeux. Oui, je t'entends tomber. Non, j'entends ton cri descendre me prendre. Dans la nuit éblouissante. Oui, je m'accroche à ta chute. Non, tu tombes à la vitesse de mon réveil. Et tu m'emportes dans l'oubli de ton corps. Oui, tu m'élèves dans tes jambes qui ne tiennent plus. Non, tes yeux ne peuvent voir derrière. Ils me renversent dans ton ciel très bas. Oui, ils me voient au fond de tes étoiles. Je te crie que je viens. Non, tu ne réponds plus à mon vertige. Oui, ton cri résonne longtemps. Et ton corps se réchauffe au mien. Non, mon corps s'engourdit quand tes yeux blancs m'éclairent. Oui, c'est que nous avons étreint notre mort. Non, ta vie tient à mon vertige que tu fais vivre. Oui, tu vis dans cette nuit. Non, ta douleur crie à la mort. Ton cri ouvre au silence d'un sommeil. Oui, d'un sommeil plein d'étoiles. Elles filent jusqu'à notre lit. Dans nos nuits pleines d'un jour éblouissant où nous tombons. Non, d'une obscurité vertigineuse où nous montons comme ton cri qui se hisse dans ma voix. Oui, dans ma voix il y a ton cri.

(Le vertige)

Bernard M.–J. Grasset

Il y avait le vent des hauteurs,
Couleurs de genêts et de bruyère,
La nuit et l'espérance de l'homme.
Il y avait l'embrun de l'océan,
Odeurs d'algues, signes de mémoire,
L'abîme et la lueur du Nom.

(extrait de *Parabole*)

Entre les lignes du poème
Un silence, une genèse,
Le cristal, le sang.
Et tu marches,
Marches encore,
Semeur d'enfance,
Vers la pluie de lumière.

(extrait de *Parabole*)

À la fenêtre du matin
L'éclat d'une main,
Le manteau de l'univers
Comme un pur poème.

*Une croix sur le chemin
Le vent dans la poussière
Un pas, l'ombre, la lande*

Buisson d'être, hallier d'amour.

(extrait de *Parabole*)

À Burano de vieilles dentellières œuvrent à l'ombre, au soleil, et parfois dans l'après-midi part et revient la barque d'un pêcheur. Comme une cité de néant et une trace de lumière, Venise rejette au loin ses poussières. Ici tu ne peux plus dormir près de San Martino.

(extrait de *Poèmes épars*)

Une mésange dans le hallier
La primevère secrète
Marcher, chanter.
Le moulin, les roseaux,
Granit et bruyères,
L'eau doucement
Trace un avenir.
Labourer, semer,
Dans l'heure pourpre,
Verte, bleue,
Comme une ombre frémit.
Les genêts, le chêne,
La hutte du lointain,
Chercher, écouter.

(extrait de *Feuillages*)

Fleuve de mystère,
Un homme regarde,
Un homme écoute,
Au-dessus des ardoises
Bleuit le ciel.
Arbre d'espérance,
Des signes peuplent
Le temps de nos vies,
Ombre et silence.
Nuit des lointains,
Le musicien dessine
L'œuvre ultime,
Une voix de cristal
Remonte le fleuve.
(H. Dutilleux)

(extrait de *Refrain*)

Maria, roses de l'Adriatique,
Des hommes marchent sur le quai,
Matin bleu de printemps,
Pénombre et lente flamme,
La toile brune du Tintoret,
Tout l'univers et le temps
Dans le signe, le visage ami.
Le regard a brisé l'oubli.

(extrait de *Pèlerinage*)

Piazza Annunziata
Des enfants jouent
Entre les arcades
Un homme passe le seuil
De l'hôpital oublié
Les pas vont et viennent
À la fin du jour
Voile de blanc, de bleu.

(extrait de *Pèlerinage*)

Frédéric Eyméri

UNE FEUILLE D'ARBRE

Le temps ajoute la feuille
D'une dentelle plus délicate
Et plus légère encore
Que le ciel qu'elle dévoile.
Si fragile
Le prochain vent la fera-t-il chanter ?
Ou dispersera-t-il sa poussière sans même une ombre sur la rivière ?

SI HUMBLE BONTÉ

En fin de soirée
Mes doigts fatigués
Pèlent un navet.
Oh ! Tant de bonté retenue
Puisée – depuis quand et comment ? - en lourde terre noire
Relâchée sans retour
Dans le chant âcre du légume si blanc.

LA MAUVAISE HERBE

Sous la terre elle est encore blanche,
- D'un vert trop tendre qu'il en est jaune -
Et elle a su se garder propre.
Je la découvre si fragile sous le fer de ma bêche...
Dans le feu doux du matin
Tendre pousse,
Qui a dit que tu es mauvaise ?

CLANDESTIN

Parfum de citron,
De violette m'emporte
Si soudain - clandestin -
Vers un ailleurs scellé
Mémoire sans souvenirs.

AIGRETTE MORTE SUR L'ÊVRE GELÉE

Plus qu'un cri, l'oiseau mort
Sur l'eau solide de la rivière gelée
Le cou sans peur renversé et offert
- Comme seul sait l'enfant -
La plume blanche au vent
La grise sur la glace, couchée
Le bec, long, le long d'une aile
Et les ailes courbées – c'est grâce de danseuse –
Qui s'éteignent sans y prétendre
Suivant le corps ;
Il dort, il semble, si paisiblement.
Le froid comme un berceau retarde le temps
De la vermine
Et ouvre un espace si grand
Au contact de l'oiseau étendu
Qu'un profond repos me surprend, plus qu'un cri.

EN REGARDANT MOURIR L'HIVER

Des mouettes s'amuse et devant ma fenêtre
Dans le vent des labours de mars
Touche à sa fin la blanche saison.
Ensemble elle fond de gris
La terre, le ciel et ma peau
Puis, lisse comme d'un coup d'éponge
L'humide horizon plat et sa dentelle d'arbre.

Isabelle Grosse

il y a des chambres pour femmes seules et des chambres familiales pour femmes avec enfants il y a des chambres à louer il y des chambres mortuaires où il fait si froid il y a des chambres meublées il y a des chambres à gaz pour les femmes et les enfants d'abord il y a des chambres des secrets enfouis six pieds sous terre il y a des chambres mystérieuses vertes ou jaunes bleues ou rouges noires ou si claires il y a la chambre de Vincent celle de Pierre Paul ou Jacques il y a des chambres avec vues sur l'éternité il y a les chambres où j'ai dormi il y a des chambres d'hôpital provincial il y a la chambre de Pierre Loti il y a la chambre de tous les amis il y a la chambre à coucher à rêver à cauchemarder où s'allonger se vautrer se laisser aller il y a des chambres à air vicié vicieux visitées il y a des chambres aux murs qui ont des oreilles il y a les chambres habitées et les chambres désertées il y a des chambres à plusieurs lits et des chambres sans lit Marie couche toi là il y a des chambres bleues noires de cauchemars il y a des chambres sans issue et des chambres ouvertes sur les mondes il y les chambres cylindriques il y a les chambres profanées pillées souillées il y a la chambre des noces il y a vingt et une chambres de femmes

Denis Moreau

L'octuple serpent

Tu regardes la nuit
S'obstiner à vieillir
Dans le creux de ma main

L'Opaque transpire

J'attends l'octuple serpent

Ici

Inconnaissables défroques
Du sommeil

Ici

Sous tes fines paupières
De grésil.

Jamais

Dans mon île déserte

Le silence aujourd'hui
A la forme d'un œil

Jean- Louis Lebret

Le néphélomancien

J'avais absorbé une avalanche céleste...

Je découvrais la néphélomancie au détour des regards portés un peu plus loin, accrochés un peu plus haut que ce sur qui ou sur quoi ils ont coutume de se poser.

La néphélomancie, cet art divinatoire consistant à examiner la forme des nuages, m'était alors une discipline étrangère, au point de méconstruire les présages vaporeux et liquides de la nature jusqu'à n'en extraire que leur apparente beauté.

Je me trouvais déraciné, ce soir-là, attendant quelque passage astral sur le rebord d'une falaise qu'effrangeait une écume pas tout à fait noire. Je croyais avoir perdu l'essentiel de ce qui fait qu'un homme puisse être heureux ; l'espoir s'était éteint comme savent mourir les bougies, au matin, peut-être par clairvoyance, pour laisser place à de plus fortes lueurs. Malgré tout, je n'avais plus l'impudence de me savoir désespéré. Je soupesais au fléau des consciences les temps décousus qui me resteraient à m'exiler de toutes attentes.

Le firmament léchait mes prunelles paralysées par le débordement des visions. Je voyais, mais sans voir, comme d'autres mangent sans faim ou font l'amour à des corps dont l'âme est obsolète. Je voyais sans savoir, comme d'autres parviennent à satiété et poursuivent leur étrange boulimie au-delà du malaise, ou s'avalissent dans une sexualité dont la noblesse n'a d'égal que le pathos qui entache un plaisir infatigable et vain.

Il fallut que mes paupières sertissent le zénith étroitement lié à mon discernement exigü. Des tableaux philistins aux couleurs dépassées par le cadre intempérant de ma métamorphose semblaient prendre feu et de pâles débaüches d'arcs-en-cieux aux bistres gradations noyaient d'aveuglement mes antiques phantasmes. Je n'étais plus tout à fait moi-même, sans être jamais parvenu à me concevoir comme tout à fait un autre...

*Mes yeux étaient cerclés par les nimbes obscurs,
Outres évaporées, charnures d'éléphants,
Et soudain prisonnier d'une ambiance insécure,
Je tremblais comme quand je n'étais qu'un enfant
Et qu'observant bouger l'or de mes propres ombres,
J'imaginai surgir la mort et son passeur,
Tandis qu'entre les murs aux visages sans nombre
Ma crainte se clouait aux fils de la noirceur.*

Je ne percevais plus les nuages, mais tout ce qui se cachait derrière eux ou, plus exactement, tout ce qui se camouflait en leur sang. L'armature des prophéties nébulées s'offrait à nos contemplations inexpertes et molles car – et le vieil adage l'annonce – les reflets de l'évidence sont d'une transparence si claire, et le crible de nos jugements est si grossier, que nous sommes incapables de caresser la peau de la vérité qui, depuis toujours, circule dans la moelle de nos veines.

Chaque nuage devenait un livre ouvert sur des futurs sensés n'être que songes. Chaque nuage était une page de plus se greffant au recueil du Vivant qui – et je l'avais déchiffré à la jointure du minuit – devrait s'achever un jour, lorsque le soleil ne viendrait plus boire nos lacs et nos larmes, et quand les vents, trop essoufflés, n'iraient plus soulever les poussières de nos âmes séniles, ainsi que les grains de sable devenus trop pesants. Parce que tous les lendemains étaient contenus dans les nuages et parce que je devenais le gardien d'une langue oubliée, je ne pouvais plus baisser la tête ou soutenir les regards horizontaux de mes semblables habitués à fouler le destin d'un battement de cil...

Fabrice Farre

PAR ICI

Par ici la maison est vide
On a tiré de grands draps sur
les meubles et peut-être sur les collines
car il semble faire si froid.
Dans le jardin la charrue
rouille. Honteuse, l'herbe la cache
mais
la maison est vide
une heure de messe suspendue
et les cerisiers se colorent
la maison est vide
la maison est crue.

MOUCHOIR DE POCHE

Dans le miroir
au fond du long couloir
un bout de monde brille
plus grand
que l'appartement même
s'il garde ses fenêtres ouvertes.

PENDANT

Roulottes

vos toits touchent au ciel

une haute cheminée noire y boit

elle fait tourner la nuit

la répand, la rend plus calme

aussi vaste qu'aux moments où je parviens à dormir

et que je ne pense plus à toi

POURQUOI

Pourquoi faut-il que prisonnier
l'insecte
te retienne
en ce pays que tu n'aimes pas
ici la maison nous attend
elle existe pour nous et sans elle
que sommes-nous

PONCTUATION

Un chien pleure dans la grasse nuit
on dirait un hululement mais il est imparfait
on dirait une exclamation de l'existence
une interrogation pour demain
pour nous trois suspendus

MOURIR

Je reviens à la parole
après tant d'absence
touchant le dehors
l'intérieur y entre et se détend.

Jean-Christophe Ribeyre

Bien sûr, ce grand pays de sable,
nous le portions déjà
lors de nos voyages, de nos éclats
de vivre, bien sûr
la barque de l'enfance
se fissurait déjà, où nous nous tenions
serrés, comme au seuil
des recommencements.

Jean-Christophe Ribeyre

Bien sûr, nous aurions voulu
la barque plus solide,
moins sourde
la vie de grand'soif
qu'il nous fallut apprendre
au contact des pierres.

Avant que ne se referme
sur nous
le miracle des sources
et que nous finissions par abattre
jusqu'aux branches
fragiles des saules, du sorbier
que les matins habitaient d'oiseaux.

Jean-Christophe Ribeyre

Le jardin appelle d'autres naissances,
une autre venue de sève,
nous l'abandonnons aux ronciers
écarlates, aux merles,
aux poudroissements de l'automne,
nous le laissons à qui saura
mieux que nous-mêmes y tenir demeure.
À qui pourra semer.

Demain le vent
le lavera de ses cendres. La première neige
le recoudra de lumière.

Avec la maladresse de l'enfance,
un insecte a surgi
de la tourbe du soir.
Un fruit trop mûr
a lentement rejoint sa part de terre.

Jean-Christophe Ribeyre

Et toi, dont les rêves et le corps
poudroient, nous écoutons monter
ta prière de feuillages.
La solitude d'une fauvette.
Et puis le vieux portail titubant
s'est refermé derrière nos
premières avancées dans le visible.

Jean-Christophe Ribeyre

Il y aura d'autres visites, peut-être,
une autre pluie d'octobre
déposant sa fraîcheur, et le silence
à gravir, les grandes prairies
de solitude,
l'heure n'est pas venue
où traduire cela, qui monte
aux tempes, cela offrant sa clarté de neige
au jardin, il te faudra
attendre d'autres règnes
en ta demeure de chair
criblée de mots.

Il te faudra poudroyer encore
un long moment dans la tourbe
commune
des vivants et des morts.

Jean-Christophe Ribeyre

Nathalie Bassand

Mots Mes lèvres ...

En silence
Les écrire – impudique /
Les murmurer les yeux fermés
Dans l'ombre

Brûler
Du même feu intérieur
Boire
 Aux mêmes sources

Pas un égarement /
Tes contraires
 Ta douceur /ta violence
Parfums volatiles
M'inondent

Mon cœur
 Avec ma peau
D'une âme sœur
Entière
Ta bouche
Mon corps car chaque baiser
 Comme un sceau
Appel de l'âme/dans la chair Ta douceur
 Miracle

Beauté

– Et la grâce...

Respiration mode d'emploi
- À lire et à respirer -

Je respire à travers tous les pores de ma peau -
/Figurer les contours/

Surface, épaisseur, texture -
À l'inspire, ma peau se rétracte
Le souffle irradie chaque strate
Épiderme/Derme
En profondeur.
À l'expire, elle se gonfle.
/Redéfinir les limites/

Plus d'épiderme, juste la chair/rouge-exposée/
J'inspire à travers elle, mes muscles, mes tendons
/Défigurer les contours/
Le souffle atteint mes os -
Contraction/expansion

Maintenant, il n'y a plus de chair
Le souffle pénètre directement la moelle à travers mes os,
Parcourt tout mon squelette
Mes phalanges, mon crâne, mes vertèbres
Plus d'interface [Collision inévitable avec l'extérieur]

À présent, il n'y a plus rien.
Inspire, expire dans l'absence de matière.
Rétractation, dilatation -
Dissémination spatiale
Dans l'indifférencié
/Défiguration de la matière/

Qui respire ?

D'un coup de canif
L'homme a sorti le mollusque de sa coquille
Il est là qui gît
Sa chair molle offerte
L'homme est pensif.

Le regard dans le vague
Il pique machinalement la chair qui se rétracte faiblement
D'un air absent, il observe le tressaillement
De l'organisme cliniquement vivant
Qu'il est en train de taillader.

Puis, d'un coup de canif décisif
Il coupe le mollusque en deux,
Puis en trois et ainsi de suite
Jusqu'à ce que les morceaux soient trop petits
Pour être découpés.

Faustina Rosellini

Heures chiffonnées de l'insomnie
Sur le lit jonché des pages du journal
Les horreurs du monde s'étalent à la une
Ma peine à conjurer
Erre de l'un à l'autre
Des livres éparpillés
Des mots s'écrivent aussi qui se font signes
En vague mantra d'offrande
Mes stylos escargots s'égarent dans les draps
Traçant leurs propres calligrammes
La nuit est silence troué en rafales
Par une sirène. Ailleurs
Quelqu'un va naître
Ou quelqu'un doit mourir.
Guetteur de l'incertain
De biffures en ratures
Et en vers alignés comme pierres levées
J'attends que le jour vienne.

Aube
Au regard de sentence
Et de mort annoncée
Tu te lèves sur des mondes éteints
Nos rêves garrottés
Pour nous signifier que la trêve
Est rompue le pourvoi rejeté
Et qu'il nous faut encore
Vivre le jour qui vient.

Le tant passé du temps
Me laisse las sans lacs
Seul je pense et ressasse
Le temps passé des ans.
Le tant pensé du temps
Bientôt tancé s'efface
Et n'en demeure trace
Que vent léger d'antan.

Nous irions

Par les rues de la ville

Parlant de tout de rien en nous tenant la main

Contempler les eaux du fleuve grossi de ses vassaux

Les berges envahies et à quai affolés

Les bateaux .

Nous irions

Hâtant le pas sous les sombres desseins

De troupeaux de nuages

Poursuivis par le vent qui court aux Tuileries

Pour s'engouffrer rageur sous les guichets du Louvre

Contraints de parler fort

Nous dirions passant tout près des Pyramides

Ce que nous pensons d'elles.

Nous irions

Insouciantes volubiles yeux ablutés de pluie

Nous irions
Longeant la grève prolonger nos débats
À voix basse mesurée
Paroles entrecoupées du chuchotis des vagues
Notre souffle réglé sur celui de la mer
 égal.
Nous irions lentement
Imprimant nos orteils dans le sable mouillé
Nos chevilles un instant encerclées de varech
Et nos mains dessinant
 D'obscures métaphores en ce début de nuit.
Au pied de la falaise nulle échappatoire.
 Revenir est contrainte.
Sur l'unique chemin aux traces effacées
Nos mots emportés par la brise du soir
Nous irions en silence
Heureux les joues poudrées de sel.

Les auteurs présents dans ce numéro:

Serge Ritman

Serge Ritman a publié une douzaine de livres de poèmes chez L'Amourier, Comp'act, Voix-Richard Meier, Océanes, Rafaël de Surtis... Il poursuit parallèlement une œuvre d'essayiste sous le nom de Serge Martin. Il a publié récemment : *Éclairs d'oeil* (éd. Tarabuste, 2007) et *À l'heure de tes naissances* (éd. l'atelier du grand tétras, 2007). Il anime avec Laurent Mourey et Philippe Païni la revue *Résonance générale* (Atelier du grand tétras). Il vit et travaille à Caen après avoir été longtemps à Cergy-Pontoise.

Bernard Grasset

Bernard Grasset a vécu jusqu'à l'âge adulte dans une petite commune aux confins de l'Anjou, de la Bretagne et du Poitou. Étudiant en philosophie à Paris, dans le Quartier Latin, il découvre l'art (peinture, musique).

Publié régulièrement en revues (*Arpa*, *Le Journal des Poètes*, *Voix d'encre...*), il est l'auteur de seize recueils dont parmi les plus récents : *Poèmes bilingues 1*, Littérales ; *Voyage 1*, L'Épi de seigle ; *La Porte du Jour 3*, Interventions à Haute Voix ; *Liturgie*, Éditions de l'Atlantique ; *Contrepoints*, Multiples / Fondamente. Il est également le premier traducteur de la poétesse Rachel en français (*Regain*, Arfuyen, 2006).

Docteur en philosophie, il a publié un essai sur Pascal (Kimé, 2003), ainsi que plusieurs articles de recherche (Italie, Canada, Belgique, France) et des articles littéraires, des réflexions sur la traduction.

Frédéric Eymeri

Frédéric Eymeri est né voilà presque 42 ans sur le bassin d'Arcachon. Il est marié, papa de trois enfants - encore jeunes - et depuis quelques années domicilié dans un petit village des Mauges, entre Angers et Cholet, pays de terre lourde et de peu de ciel. Il accompagne des personnes ayant un handicap dans le travail des vignes et le métier du vin. Depuis quelques années, Il donne ponctuellement des cours dans un institut qui forme de futurs responsables en action humanitaire et sociale. Il propose une approche réaliste de la personne humaine, s'appuyant sur ses études de philosophie et son expérience conséquente de vie partagée avec les plus souffrants. Cette expérience d'amitié avec les plus pauvres est consignée dans un livre édité aux Presses de la Renaissance intitulé *Instants de grâce*. Il rédige régulièrement des articles, notamment pour la revue *D'un Points-Cœur à l'autre*.

Isabelle Grosse

Isabelle Grosse est née en 1966 et vit à Niort. Elle a publié *Nina* aux éditions un-état-d'esprit et des textes poétiques dans les revues *Liqueur 44*, *N4728*, *Nouveaux Délits*, *Casse~Pieds et Locomotif* (Québec).

Denis Moreau

Âgé de 32 ans Denis Moreau vit dans le nord de la France. Il est enseignant et prépare actuellement une thèse de doctorat en Littérature Comparée. Il éprouve un vif intérêt pour la littérature fantastique (Jorge Luis Borges, Thomas Ligotti ou encore Kôbô Abe), dans la mesure où cette dernière met au jour des enjeux et des procédés spécifiques de représentation du monde. Dans une perspective similaire, il admire tout particulièrement le travail de poètes comme Marcel Lecomte ou Magloire-Saint-Aude, dont les textes mettent en œuvre un « envers de la langue » afin de dire et de définir autrement les choses, le poème devenant ainsi outil de connaissance de ce qui nous entoure.

Jean-Louis Lebret

Jean-Louis Lebret est né en 1973 à Antibes, où il réside toujours. Il exerce la profession d'éducateur spécialisé dans un foyer pour déficients intellectuels. Il est l'auteur d'une versification alexandrine de *l'Apocalypse* aux Éditions l'Harmattan ainsi que de deux autres recueils de poésie, *Le Cantique des cantiques* et *Noyades et naïades* édités à compte d'auteur. Amoureux des mots et passionné de poésie, il offre quelques empreintes d'encre sensible aux passagers en errance dans les méandres d'internet :

<http://apocalypse.over-blog.fr/>

<http://haiku.over-blog.fr/>

Fabrice Farre

Fabrice Farre est né en 1966 à Saint-Etienne. Après avoir participé tout jeune à la première fête du livre de sa ville natale, il est intervenu dans quelques émissions radio consacrées à la poésie. Ses premiers textes sont publiés dans le journal *Il Messaggero Sardo* (Italie) puis dans la revue *Aires*. Son souhait est de s'impliquer davantage en partageant des moments de poésie par le biais de lectures publiques. Il écrit également des textes dans *Le tour du Monde en 80 toques* et est l'auteur de quatre chansons qui ont fait l'objet d'un CD *L'Âme Envers*.

Aujourd'hui, il envisage la publication de l'un de ses derniers recueils *Fin de terre*, et se consacre à une traduction de FG Lorca – poésie et théâtre inédits - aux Éditions Catedra- ainsi qu'à une étude sur la poésie et la couleur, à partir de l'œuvre de J. Starobinski *La mélancolie au miroir*.

Jean-Christophe Ribeyre

Jean-Christophe Ribeyre est né en 1974 et vit en Ardèche. Poète, il est l'auteur de *Qui, de ses mains nues...* (2004) et *Toi, les brisants* (2006) aux Éditions L'Arbre à paroles. Son troisième livre intitulé *Matin de neige et de sauge* vient de paraître aux Éditions L'Harmattan. Ses articles sur la poésie et la peinture contemporaines sont régulièrement publiés dans la revue *Dièrèse*.

Nathalie Bassand

Nathalie Bassand est née à Besançon. Après des études en Khâgne, elle obtient un Master de langues et devient enseignante dans une université britannique. Ses nombreux voyages — nécessité intérieure qui nourrit son écriture en filigrane — la conduisent ensuite en Amérique du Nord, puis en Asie. En 2007, elle quitte Séoul, abandonne l'enseignement et devient attachée de presse, puis éditrice, avant de rejoindre l'Institut de France où elle travaille actuellement. Ce qu'elle nomme sa transhumance ne donnera lieu à aucun récit de voyage, sinon à celui d'une transmutation, d'un imperceptible, mais décisif mouvement intérieur. Également attirée par l'infiniment lointain et l'infiniment proche, elle puise son inspiration dans sa rencontre avec les philosophies orientales et amérindiennes, ainsi que dans le monde onirique et subconscient. Elle prépare actuellement un recueil de poésie intitulé *La tessiture des jours* et vient d'achever la traduction d'une pièce qui sera prochainement adaptée au théâtre.

Faustina Rosellini

Française née en 1930 Faustina Rosellini est une lectrice assidue depuis l'enfance. Elle a commencé à écrire il y a une dizaine d'années en privilégiant la poésie et la forme libre du poème. Depuis quelque temps elle se consacre aux formes plus ramassées et suggestives que sont les haïku et les tanka. De premiers textes ont été publiés dans le numéro 12 d'*Incertain Regard*.

Fabien Claude-Marie

Fabien Claude-Marie écrit, peint et est musicien. Ses poèmes ont été publiés dans les revues *Action poétique*, *Contre-allées* et *Poésie-sur-seine*. On peut découvrir son travail sur :

<http://www.myspace.com/balthazar222>

Il est l'auteur de cette étude, ci-dessous et du portrait sur la page de couverture.



Étude

...La beauté est le nom de quelque chose qui n'existe pas

Que je donne aux choses en échange du plaisir qu'elles me donnent...

Alberto Caeiro - Le gardeur de troupeaux - xxvi



Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Numéro ISSN 2105-0430

Site: <http://www.incertainregard.fr>

Bloc-notes de lecture : <http://incertainregard.hautetfort.com>

Courriel: incertainregard@wanadoo.fr /